



Dominique Pénide

La Pension Myosotis



sombres climats

COLLECTION SOMBRES CLIMATS

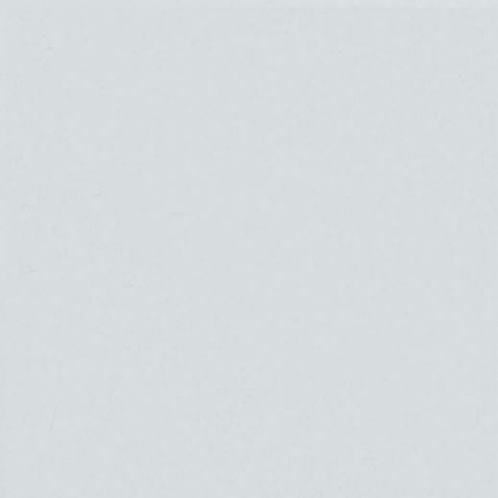
SOMBRES CLIMATS: Ensemble des conditions dans lesquelles on vit, et qui ne laissent aucune place à l'espoir.

Larousse

1. *MESSAGE COFACE À PÉKIN*
Remi Gedoie
2. *LA NOTE NOIRE*
Hervé Mestron
3. *INTIMITÉ D'OGRESSE*
Sylviane Doise
4. *C'EST JUSTE UNE BALADE AMERICAINE*
Guillaume Nicloux
5. *MEZCAL TERMINAL*
Bertrand Delcour
6. *MONSIEUR CHANCE*
Guillaume Nicloux
7. *LES ABOIS*
Bertrand Delcour
8. *CÔTÉ JARDIN*
Alain Monnier
9. *PASSAGE À TÉMOIN*
Brigitte Martinez
10. *AVEC LES LOUPS*
Lilian Bathelot
11. *OFF*
Patrice Lelorain
12. *SPÉCIAL DÉDICACE*
Lilian Bathelot
13. *LA THÉORIE DU K.O.*
Lilian Bathelot
14. *PETIT CARNET DE FAITS DIVERS.*
François Trotet

LA PENSION MYOSOTIS

LA PENSION MYOSOTIS



LA PENSION MYOSOTIS

LA PENSION MYOSOTIS

11
THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

025721684

#23

Dominique Pénide

DLF 01.00.5000 72028 . 0005.00.30 FJD

LA PENSION MYOSOTIS



CLIMATS

D4

2000 - 92699

DLF 04.09.2000 35057

LA PENSION MYOSOTIS

BnF
L&A

Je remercie Alain Monnier pour la pertinence de ses observations. Ses conseils m'ont été précieux pour la bonne conduite de ce récit.

Je remercie mes amies et « scribes » fidèles : Dominique F., Françoise L., Odile M.

© Éditions Climats, 2000.
34170 Castelnau-le-Lez

« Le temps d'apprendre à vivre, il est déjà trop tard. »

Aragon

© 1995 Oxford University Press
All rights reserved

J'étais aux débuts de ma vie d'écrivain. J'avais déjà publié deux romans. Persuadée que le talent est le fils de l'application et de la rigueur, j'étudiais alors mes sujets avec une minutie maniaque, à la manière d'un quincaillier honnête, pesant ses vis, ses pointes et ses boulons. Un gramme était un gramme, un adjectif un adjectif. Je ne laissais rien au hasard.

Juste après avoir fêté mes quarante ans, je fus prise de vertige à l'idée de cheminer vers l'ultime étape de mon existence. Il me sembla donc urgent et impératif d'aller observer la vieillesse de près, dans ses détails les plus intimes, pour mieux l'appivoiser.

On m'avait dit qu'aux Myosotis, maison de retraite cosue installée en plein cœur du Médoc, on acceptait les hôtes de passage. Le premier contact téléphonique fut facile.

Madame Bentéjac, la propriétaire, se déclara flattée d'offrir le cadre de sa demeure à mon troisième roman. Elle avait aimé les deux premiers.

Sa voix douce et distinguée me plut. On fixa le jour de mon arrivée. Par la suite, il me fallut changer plusieurs fois cette date. Mon interlocutrice resta toujours aussi courtoise face à l'imprévu. Mon affaire se présentait pour le mieux. Je me sentis un peu moins menacée par le temps qui passe.

J'arrivais sur le lieu de mon étude par un crépuscule de novembre glacial. Le jour s'engourdissait et glissait vers le rêve. La nuit hésitait à entrer en scène. C'était l'heure des chasseurs, l'heure bleue des écrivains en mal d'inspiration. Le ciel était giboyeux. Des vols de grives, suspendus dans les airs se suivaient frileusement. Un soleil moribond tentait de lancer d'ultimes étincelles. Les vignes cadençaient le vent du soir en ployant sous sa fêrule.

Il faisait froid.

Je déployai une carte de la région et la refermai aussi sec. Rien ne ressemble plus à une pièce de vignes qu'une autre pièce de vignes. J'étais perdue, à la fin des terres, dans la presque île la plus vénérée du monde. Je tournais en rond depuis une bonne heure. Pas une âme errante. Dès que l'on apercevait une forme humaine, elle détalait et se confondait avec les ombres grimaçantes de la nuit qui tombait. Au loin, un clocher m'indiqua l'existence d'un village. Il me servit d'étendard.

Face à une église romane du XI^e siècle, un vieux bistrot d'une époque, apparemment plus bâtarde, éclairait la place du village d'une lumière neurasthénique.

J'entrai et commandai un grog. La patronne avait l'air revêche. Un groupe de coincheurs s'arrêta de jouer aux cartes pour me dévisager. Je soutins leurs regards intrigués. Depuis ma petite enfance, on m'avait ainsi dévisagée comme un personnage d'emblée suspect. J'avais fini par m'habituer à cette méfiance spontanée. Elle m'accompagnait en permanence. Je suis plus rousse qu'un incendie de forêt.

Après m'être réchauffée, je demandai mon chemin aux joueurs de cartes. L'un d'eux, le moins taiseux sans doute,

ôta son béret et tendit un index déformé par les rhumatismes vers la fenêtre.

– C'est par là !

Puis le plénipotentiaire rajusta son couvre-chef sur un crâne épluché et la partie reprit. La patronne qui semblait s'être radoucie, poussa vers moi une gamine au strabisme impressionnant.

– La drôlesse va vous conduire. Les Myosotis c'est pas possible à trouver pour un étranger. C'est trop « seul » et loin de tout.

Ceci n'était pas pour me rassurer... Je remerciai néanmoins et suivis la fillette dans la nuit.

Elle enfourcha une bicyclette rouillée et grinçante et se mit à pédaler à toute vitesse. Je la rattrapais tant bien que mal. Après des détours cabalistiques, elle me montra de toute la longueur de son bras, une énorme bâtisse et repartit aussi vite qu'elle était venue.

Je garai ma voiture à côté du perron, empoignai mon cartable et ma valise en me reprochant de m'être laissée entraîner vers cet endroit lugubre puis refermai ma canadienne sur mon nez brûlé par le froid et sonnai. Une personne vêtue d'un tablier-blouse rose à carreaux blancs vint m'ouvrir. Je m'engouffrai non sans plaisir dans la chaleur de la maison.

Une longue femme entre deux âges s'avança à ma rencontre.

– Très heureuse de vous accueillir. Je suis Béatrice Bentejac, la propriétaire des Myosotis.

À mon tour, je déclinai mon identité dissonante.

– France Etcheverry.

Mon nom fait souvent sourire. Le divorce de mes parents fut moins amusant mais facile à comprendre. Leur histoire serait trop longue à raconter. La morale en est que les Parisiennes ne devraient jamais épouser les Basques d'Itxassou.

Je sentis que la longue dame observait à la dérobée ma chevelure séditeuse.

Je la disséquais moi-même, du coin de l'œil.

Madame Bentéjac, était une blonde un peu atone, à qui la maigreur conférait une allure distinguée. Son regard très pâle, avait une expression de douceur proche de l'indifférence. Elle me précéda, lente et raide.

Dans le hall, où l'on accédait par une porte à petits vitraux, quelques personnes âgées étaient assises. Je me sentis une fois encore, copieusement dévisagée et les conversations s'éteignirent d'un coup, comme par désenchantement. Alors, une voix ample s'éleva et me reçut avec les mots de Dante.

– Vous qui entrez ici, perdez toute espérance...

Je ne bronchai pas. Notre hôtesse ne fit aucun commentaire, son visage n'exprima aucun sentiment. Une parfaite hôtesse de terre.

Elle m'avait fait préparer une chambre spacieuse, où l'on accédait par un ascenseur d'un modernisme détonant. L'atmosphère des Myosotis était désuète. Une odeur de thé et de compote de pommes se mêlait à celle, plus fade de la poudre de riz des vieilles dames.

Un lieu en apparence inoffensif.

Je montai directement à l'étage, sans prendre l'ascenseur et pénétraï dans ma chambre. Un parquet de chêne recouvrait le sol. Sur les murs et le lit, des tissus dans des tons indistincts de lavande ou de jacinthe attristaient la pièce trop vaste pour être chaleureuse.

Je déposai ma valise et mon cartable auprès d'un bureau qui me sembla très opportun et réchauffai mes mains en les collant sur le radiateur, puis fumai un petit cigare. J'avais pris cette habitude lors de mes études, pour donner un genre à mes vingt ans. Je l'avais gardée.

J'observai la pièce avec curiosité. D'ici allaient surgir les mots, que j'ignorais encore, de mon troisième roman.

Les lieux ont leur importance dans le ton qu'ils suscitent. Celui-là était parfait. Il convenait à mon sujet.

C'est alors qu'en tâtant le matelas de laine, j'aperçus, bien en vue sur la commode, deux grandes enveloppes de tailles identiques, posées l'une contre l'autre, et ajustées au millimètre près. Je m'en emparai, les soupesai machinalement. Elles n'étaient pas cachetées. Je les ouvris.

La première contenait un paquet de lettres, reliées par une faveur d'un rose buvard. Elles étaient toutes adressées à la même « chère Valentine » et signées par une prénommée Louise. L'écriture était régulière et harmonieuse. Elle fleurait bon l'ancien temps, celui où les instituteurs exigeaient des porte-plume, des pleins et des déliés. L'encre utilisée était violette comme à l'époque où le certificat d'études était un vrai diplôme.

Dans la deuxième enveloppe, je découvris les pages numérotées d'un journal ou plutôt d'un classeur intime, tapé à l'ordinateur. Une Alix en était l'auteur. Je fus surprise qu'un journal soit ainsi tapé, mais cette Alix était

jeune (à son style on le devinait), donc il n'y avait pas à s'en étonner.

Les adolescents d'aujourd'hui ont l'informatique instinctive. Elle épouse leur intimité. Je continue, quant à moi, à détester les écrans et les souris contrariantes.

Je m'installai confortablement sur le lit douillet, ramenai l'édredon de plume sur mes jambes et plongeai goulûment dans ces documents. Je me mis à les lire, l'un après l'autre, puis mêlant les deux, qui n'étaient que l'écho l'un de l'autre. Manifestement quelqu'un voulait s'adresser à moi. Mais pourquoi ? Cette question allait hanter mon séjour aux Myosotis.

Je connus alors la couleur de la nuit qui s'annonçait. Blanche.

Ce n'était pour me déplaire. Je suis un oiseau noctambule, comme tous les solitaires. J'aime le silence et les mystères chuchotés par l'obscurité.

J'abordai ma lecture de façon scrupuleusement chronologique, passant d'un paquet à l'autre.

Dehors, pour parfaire cette soirée singulière, un vent de basse altitude sifflait son chant macabre. La lune diffusait fébrilement un faible faisceau laiteux. Je ne fermai pas les volets, par besoin de voir la nuit. La pluie peu à peu cessa de cingler les vitres et le vent s'endormit. Le silence fut total.

Alors une voix jeune et révoltée s'éleva et rompit le calme fallacieux de la maison endormie.

JOURNAL D'ALIX

Le 23 janvier 1999

Je déteste les vieux et leur radotage sénile. Leurs petits bonheurs gastronomiques me donnent la nausée et le bruit de castagnettes des dentiers me coupe l'appétit.

Pourquoi est-ce qu'on m'oblige à vivre au milieu d'eux, dans cette immense baraque que ma mère leur a consacrée ? Ni pension de famille, ni maison de retraite, plutôt un havre, mais un havre de guerre, de minuscules guéguerres quotidiennes sans intérêt.

Maman dégouline d'attendrissement face à ses pensionnaires. Elle est avec eux d'une mansuétude débile.

Elle arbore un sourire incolore, tout le temps gentil, tout le temps le même et qui trouve le moyen de sonner vrai. Ma pauvre mère pratique au suprême degré l'art de se cacher derrière des airs de transparence. Elle est néanmoins plus paumée dans son siècle que l'aiguille dans sa botte de paille.

Elle a donc choisi une position de retrait, voire de retraite. Mon père, son mari, la trompe avec une constance qui tient de la fidélité. Elle fait celle qui ne voit rien. C'est plus convenable. Convenable est son mot de passe, et la seule question qui hante son esprit de bordelaise bien née « être ou ne pas être convenable ». Shakespeare revu par la gentry de Bordeaux. Sa vocation est d'être cocue. Elle l'accepte la tête haute, bien qu'enfouie dans les épaules. Elle perpétue la tradition, car

l'affaire prend chez nous des allures familiales ; la cocufiage transcende les générations. Ma grand-mère fut déjà la femme la plus trompée de Bordeaux, en son temps. Elle a donné à sa fille une éducation scrupuleuse à ce propos. On ne se plaint pas. C'est la loi commune à toutes les femmes. Ma mère a bien appris sa leçon. Elle ne bronche pas. Digne telle une cathédrale.

Car la vie doit continuer de couler, tranquille. Pour la paix des Myosotis et le bonheur de ses habitants. Ô ce lieu clos ! Que d'heures vides je passe, ici, au milieu des morituri qui encombrant les couloirs en parkinsonnant à qui mieux mieux.

Je voudrais m'échapper, fuir cette existence fanée et vivre. Aux Myosotis l'air manque d'air. J'étouffe. L'asthme a pris le pas sur moi.

Un soir, j'ai demandé à maman si elle trouvait normal qu'à vingt ans, je sois déjà « placée » en maison de retraite. La trop raisonnable, les yeux humides, la bonté-même, la bonté-mère, m'a offert un regard réprobateur.

– Tu as tort de te plaindre, ma petite fille. Nous vivons au milieu de personnes courtoises qui ont le même sens des valeurs que nous.

Elle a ajouté qu'il lui semblait que j'avais tout ce qu'il me fallait. Elle n'a pas compris quand j'ai répliqué « j'ai tout ce qu'il me faut mais pas ce que je voudrais ! ». Il paraît que je coupe les cheveux en quatre. J'ai vingt ans. J'aimerais être amoureuse, désespérée d'amour, vivante quoi !

En Khâgne, j'ai remarqué un garçon taciturne, presque beau. Lors des pauses, entre deux cours, il

ACCIDENT À MARGAUX.

La route encore !

Hier, aux environs de quinze heures, la voiture de Richard Bentéjac, propriétaire des Myosotis et Maire de notre commune, a été retrouvée écrasée contre un arbre, au croisement dit « du château du marquis ». On ignore les conditions exactes dans lesquelles le drame s'est produit. Il est fait appel à témoin pour faciliter l'enquête ouverte par la gendarmerie. Le conducteur a été tué sur le coup.

Achévé d'imprimer
sur les presses de
l'Imprimerie France Quercy
113, rue André Breton
46001 CAHORS
d'après montages et gravure
numériques
(Computer To Plate)
Dépôt légal : mai 2000
Numéro d'impression : 01235

UNE romancière, en quête de tranquillité, et curieuse de découvrir ce qu'elle appelle le « grand âge », s'installe dans une maison de retraite du Médoc afin d'apporter la touche finale à un livre en cours. Le soir même de son arrivée, elle trouve sur le petit bureau de sa chambre deux piles de feuillets, qu'elle s'empresse de découvrir. Trop innocemment, peut-être. Une aussi éprouvante qu'imprévue nuit de lecture débute. Comprenant qu'un complot se trame autour d'elle, la jeune femme décide d'agir. Mais, comme dans *L'Assassin habite au 21* de Clouzot, l'analyse de la situation et l'examen de ses protagonistes se transforment vite en la traversée hagarde d'un plus qu'inquiétant palais des glaces.

La Pension Myosotis est à coup sûr le récit d'une machination. Mais ce roman pourrait bien être également une réflexion sur les rapports troubles qu'entretiennent fiction et réalité, mensonge et vérité, pouvoir romanesque et désir de manipulation.

Dominique Pénide vit à Bordeaux. Elle est l'auteur de plusieurs romans dont Aïe-ça-meurt, paru en 1999 aux éditions Climats.

Maquette : Berthole.
Illustration :
Élizabeth Baysset-Galtié.



ISBN 2 84158 155 1

80 F – 12,30 €

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.